

## Review Article

BÖRJE SCHLYTER

## La légende tristanienne

**Tristan et Iséut: Les poèmes français. La saga norroise.** Textes originaux et intégraux présentés, traduits et commentés par Daniel Lacroix et Philippe Walter. Paris (Livre de Poche, coll. «Lettres gothiques»), 1989. 667 pages. 55 F. ISBN 2-253-05085-7. **Le Roman de Tristan en prose**, édité par Renée L. Curtis, I-III. Cambridge (Arthurian Studies, XII-XIV), 1985. 259, 279, 294 pages. Prix: 22.50, 22.50, 27.50 livres. ISBN 0-85991-181-0/-182-9/-183-7. **Le Roman de Tristan en prose**, publié sous la direction de Philippe Ménard. Genève (Textes littéraires français), I, 1987, 311 pages; II, 1990, 427 pages; III, 1991; 381 pages; IV, 1991, 407 pages; V, 1992, 439 pages. Prix: 22, 68, 60, 58, 58 francs suisses.

\* \* \*

La légende de Tristan et d'Yseut nous a été transmise en premier lieu par les textes en vers français du XII<sup>e</sup> siècle (1150-1180), tous fragmentaires, notamment le poème de Béroul et celui de Thomas d'Angleterre. Le fragment de Béroul appartient à la version commune représentée par le poème allemand d'Eilhart von Oberg, traduit ou imité du français vers 1170 (voir Béroul, *Le Roman de Tristan*, éd. E. Muret, Paris, 4<sup>e</sup> éd., 1947, CFMA). Thomas d'Angleterre a été édité par Joseph Bédier (*Le Roman de Tristan par Thomas*, 1-2, Paris, 1902-1905, SATF), qui a tenté une reconstruction de la légende en recourant, entre autres, à la version allemande de Gottfried de Strasbourg, qui a adapté vers 1200-1210 le *Tristan* de Thomas.

L'édition citée en haut de cet article (*Tristan et Iséut: Les poèmes français. La saga norroise*) – que nous appellerons l'édition Lacroix-Walter – veut offrir «le texte original en ancien français assorti de la traduction intégrale des textes tristaniens français en vers» (p. 9 s.).<sup>2</sup> Outre les romans de Béroul et de Thomas, cette édition publie aussi les *Folies Tristan* (d'Oxford et de Berne) et deux épisodes relatifs à Tristan et Yseut: le lai du *Chèvre-feuille* de Marie de France et le «Tristan rossignol» d'un poème du XIII<sup>e</sup> siècle, le *Donnei des amants*.

L'édition Lacroix-Walter contient en outre la première traduction intégrale en français de la *Saga norroise* de Tristan et Yseut, composée en 1226 par un certain frère Robert (dans sa reconstruction, Bédier n'en avait traduit que des extraits d'après la version allemande). Comme cette saga est la traduction du *Roman de Tristan* de Thomas, on comprend son intérêt pour la reconstitution de la légende.

Rappelons que l'édition Lacroix-Walter ne publie (outre la *Saga*) que les vers français du XII<sup>e</sup> siècle concernant Tristan et Yseut. L'immense roman de *Tristan en prose* du XIII<sup>e</sup> siècle, qui jouissait d'une énorme popularité, est resté inédit jusqu'à nos jours. Cela tient, d'une part, au grand nom-

bre des rédactions conservées – on compte jusqu'ici plus de 80 manuscrits ou fragments –, d'autre part, aux dimensions du roman qui comprend, pour les manuscrits complets, à peu près 500 folios de grand format (donc 1000 pages).<sup>3</sup> C'est seulement en 1963 que Mme Renée L. Curtis a publié, dans un premier tome, la partie du *Tristan en prose* qui raconte l'histoire des ancêtres, l'enfance et la jeunesse de Tristan. Le tome II de l'édition Curtis a paru en 1976 et le tome III en 1985 (année où les tomes I et II ont été réédités).

La première moitié du tome I – qui traite des prétendus ancêtres de Tristan – ne présente pas un très grand intérêt (notons toutefois le récit de la naissance de Tristan et de son baptême, qu'on peut lire dans l'édition citée de la saga norroise, pp. 524 ss.). Mais à partir de la jeunesse de Tristan, les grandes lignes de la légende primitive sont conservées: l'amour de Tristan, neveu du roi Marc de Cornouailles, et d'Yseut la Blonde, que Tristan a été chargé d'aller chercher en Irlande pour la ramener à son oncle. Les épisodes les plus célèbres se retrouvent: le combat avec Morholt, le fragment de l'épée de Tristan resté dans la tête de son adversaire, la blessure empoisonnée de Tristan guérie par Yseut, etc.

Le tome II suit assez fidèlement l'histoire traditionnelle (le philtre d'amour, le mariage de Marc et d'Yseut, Brangain livrée aux serfs, le saut de la chapelle, la vie dans la forêt, Yseut aux Blanches Mains et son mariage avec Tristan...). Certains thèmes étrangers à la légende ont cependant été introduits, notamment la captivité de Tristan et d'Yseut aux Lointaines Iles avant d'arriver en Cornouailles, etc.

Dans le tome III il y a peu d'épisodes qui se rattachent à la légende traditionnelle. Si le *Tristan en prose*, qui a été écrit après le *Lancelot en prose* que l'on date de 1220-1225 (sur le *Lancelot*, voir *Moderna språk*, 1992, p. 214), a subi, déjà dans le tome I, l'influence de ce dernier, cette influence est encore plus considérable dans le tome III, où l'on peut parler d'une véritable «arthurianisation» de la légende (Curtis, III, pp. XIII ss.). Cette tendance va s'accroissant pour aboutir à l'admission de Tristan à la Table Ronde (voir *infra*). Dans ce volume, la technique dite de l'entrelacement, héritée du *Lancelot en prose*, commence à être plus utilisée (Curtis, III, pp. XXI ss.).

Pour établir son texte, Mme Curtis a examiné en détail les 70 à 80 premiers feuillets du *Tristan en prose*, en se servant de tous les manuscrits connus jusqu'alors. A la suite de cet examen, elle a choisi comme manuscrit de base le ms. 404 de la Bibliothèque municipale de Carpentras, de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Ce manuscrit ne comprend cependant que le texte qui occupe les trois tomes de l'édition Curtis.

Il faut dire un mot aussi sur les recherches de Mme Curtis concernant l'auteur ou les auteurs du *Tristan en prose*. Dans le Prologue du roman, un certain Luce del Gat prétend que le *Tristan* est son œuvre (Curtis, I, p. 11),

mais il ne semble pas l'avoir terminé. L'épilogue a été écrit par une personne nommée Hélie de Boron, à qui il faut sans doute attribuer une grande partie du roman. Dans le tome III (p. XXV) Mme Curtis reprend sa théorie selon laquelle Luce del Gat commença et Hélie de Boron termina le *Tristan en prose*, en renvoyant à son article «Who wrote the *Prose Tristan*? A new look at an old problem» (*Neophilologus*, 67, 1983, pp. 35-41).

Le *Roman de Tristan en prose*, publié sous la direction de Philippe Ménard, professeur à la Sorbonne, est destiné à compléter l'édition de Mme Curtis. Il en a paru jusqu'ici cinq tomes (le sixième est en préparation) et l'édition Ménard comptera au moins neuf volumes.

Tout en reconnaissant l'effort notable fait par Mme Curtis en publiant le début du roman, M. Ménard, qui a édité lui-même le tome I de l'édition dont il est responsable, regrette que Mme Curtis ait choisi le manuscrit fragmentaire de Carpentras, dont les mérites paraissent surfaits, et qu'elle l'ait publié sans le corriger. Pour M. Ménard une seule méthode est admissible quand il s'agit de publier le *Tristan en prose*: «choisir un manuscrit complet de bonne qualité permettant de lire en son entier le roman» (Ménard, I, p. 9). Comme manuscrit de base de son édition, M. Ménard a fini par choisir le ms. 2542 de la Bibliothèque nationale de Vienne, qui appartient sans doute aux premières années du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce manuscrit répond aux exigences que l'éditeur avait formulées: il contient le roman entier, il offre un texte sûr de la Vulgate (ou version II, la rédaction la plus répandue) et il ne donne pas un remaniement isolé (I, p. 11). —Le copiste du ms de base utilise certaines graphies (*merchi* pour *merci*, *castel* pour *chastel*, etc.) qui donnent une teinte picarde à son texte, mais somme toute sa langue a un caractère francien.

L'édition complète de toute la partie inédite du *Tristan en prose*, qui débute à la fin du manuscrit de Carpentras utilisé par Mme Curtis, ne saurait, selon M. Ménard, être une édition critique. Vu le foisonnement des manuscrits, une édition «critique» et encore plus une édition «définitive» du *Tristan en prose* lui paraissent irréalisables.

En ce qui concerne l'intérêt littéraire du texte, M. Ménard considère le *Tristan en prose* comme «un des plus grands romans de chevalerie du XIII<sup>e</sup> siècle» (I, p. 7). Le premier volume de son édition nous place au cœur de l'action et nous donne une bonne image de l'œuvre. Tandis que la présence de Tristan se fait attendre, deux héros se distinguent des autres: Lancelot, le protagoniste du *Lancelot en prose*, et Kahédin (Kaherdin dans Thomas), frère d'Yseut aux Blanches Mains. L'amour passionné de Kahédin pour Yseut la Blonde occupe une place de premier plan, amour sans espoir qui finit par la mort de Kahédin. La reine Yseut fait preuve ici d'un caractère complexe. —Le tome I se termine par le récit de la folie de Tristan dans la forêt de Morois et de sa guérison.<sup>4</sup>

M. Ménard a confié l'édition du tome II à Marie-Luce Chênerie, professeur à l'Université de Toulouse,<sup>5</sup> et à Thierry Delcourt, conservateur à la Bibliothèque nationale. Les principes de l'établissement du texte sont restés essentiellement les mêmes que pour le tome I.

Au début du tome II, Tristan est banni de Cornouailles par Marc et quitte Yseut pour devenir un chevalier errant au pays de Logrés, le royaume d'Arthur. Ce tome offre une cohérence et une unité remarquables; il est une sorte de roman arthurien en réduction. Tristan part à la conquête du titre de meilleur chevalier du monde, ce qui le mettra en concurrence avec Lancelot. Il a aussi pour rival Palamidès (Palamedes), le chevalier sarrasin qu'il avait renversé dans un tournoi en Irlande (voir Curtis, I, § 336). C'est dans ce tome II qu'apparaît pour la première fois le personnage de Dinadan, qui devient le compagnon de Tristan.

Le tome III est édité par Gilles Roussineau, professeur à la Sorbonne. Le sujet principal de ce tome est la quête, par les compagnons de la Table Ronde, du chevalier inconnu (Tristan) qui, à la fin du tome II, a remporté le prix du tournoi du Chastel aux Pucelles.

Après des aventures qui se compliquent sans cesse, cette recherche prend fin devant le Perron Merlin près de Camaalot, la résidence d'Arthur, où Tristan avait pris rendez-vous avec Palamidès. Après l'avoir attendu en vain, il doit affronter un chevalier inconnu avec lequel il engage (incognito) un combat acharné. A la fin de ce combat très égal, Lancelot (car c'est lui) s'avoue vaincu. Ensemble ils se rendent à la cour d'Arthur où Tristan est admis à la Table Ronde, ce qui consacre définitivement sa renommée.

Dans ce troisième volume et dans le reste du roman, le roi Marc apparaît comme l'ennemi irréductible, lâche et perfide de la chevalerie errante — singulière mutation par rapport à la tradition des romans en vers.<sup>6</sup>

Tout au long du tome IV, édité par Jean-Claude Faucon, professeur à l'université de Toulouse-le-Mirail, le roi Marc joue le rôle d'anti-héros — image négative de l'idéal chevaleresque.

Il quitte incognito son royaume pour tenter de tuer Tristan au pays du roi Arthur. Après une série de mésaventures où il est ridiculisé, méprisé, injurié, Marc est emprisonné à la cour d'Arthur pour une infamie qu'il a commise et doit révéler son identité. Dans la suite, Arthur contraint Marc à se réconcilier avec Tristan, qui veut retourner en Cornouailles. Tristan part avec Marc, au désespoir de ses amis qui craignent pour sa vie.<sup>7</sup> Rentré à sa cour, Marc donne de nouvelles preuves de sa déchéance morale, jusqu'au moment où il doit, à sa honte, appeler Tristan, son pire ennemi, pour le secourir contre l'attaque des Saxons. Après le triomphe de Tristan, Helyant le harpeur arrive de Logres pour chanter au roi Marc — après qu'on lui a garanti sa sécurité — un lai insultant qui révèle «la grant honte le roi March» (et non, comme dit une fatale coquille du texte, «la grant bonté»! IV, § 186, 25).

L'auteur de ce lai, le «Voir Disant»,<sup>8</sup> est un certain Dinadan et non Tristan, comme le croit Marc furieux. Ce personnage a déjà figuré dans les deux tomes précédents, où il se distingue surtout par sa bonne humeur, mais ici son rôle est prédominant. A un chevalier qui lui demande son nom, Dinadan répond: «Je sui uns chevaliers errans, ki cascun jour vois querant sens, ne point n'em puis a mon oes (=usage) retenir» (IV § 153, 22).<sup>9</sup>

Nous trouvons dans ce volume beaucoup d'exemples du caractère désabusé et ironique de Dinadan: sa raillerie sur la plainte amoureuse de Palamidès (§ 82) et sur les joutes inutiles: «... je ne vi onques si fole gent ne si niche (=niaise) com sont li chevalier errant du roiaume de Logres qui pour noient (=rien) se vont toute jour metant a mort, et pour noient se racordent» (§ 115), etc.

Le tome V du *Tristan en prose* est édité par Denis Lalande, professeur à l'Université de Bordeaux III, avec la collaboration de Thierry Delcourt.

Avec le tome V commence une nouvelle étape dans les aventures de Tristan, la dernière grande partie du *Tristan en prose*.

Le présent volume débute par l'arrivée de Tristan et d'Yseut au royaume de Logres et leur installation; par les soins de Lancelot, au château de la Joyeuse Garde, où ils vont avoir une vie de bonheur. Ce séjour marque aussi le comble de la gloire de Tristan. Il est devenu l'un des plus grands chevaliers de la Table Ronde, l'égal et l'ami de Lancelot. C'est le tournoi de Louverserp qui est l'événement principal du tome V. Proclamé dès le début, annoncé aux chevaliers errants; ce tournoi, qui se déroule en trois journées, remplit à peu près la deuxième moitié du livre. Finalement Tristan triomphe, le soir du troisième jour, et atteint le point culminant de sa carrière.

Mais c'est la rivalité entre Tristan et Palamidès qui donne à ce volume son véritable intérêt psychologique. Palamidès, égaré par la passion et la jalousie, se lance dans une recherche frénétique de la gloire qui doit lui gagner l'estime et l'amour d'Yseut. Tous ses efforts font de ce héros tragique «le personnage le plus complexe, le plus humain et le plus émouvant de ce volume» (V, 63). Comme Dinadan, Palamidès est une création originale de l'auteur.

Nous n'avons parlé qu'en passant des manuscrits du *Tristan en prose*. Le premier ouvrage consacré à un ensemble de manuscrits du roman est celui du savant norvégien E. Löseth sur les mss. de la Bibliothèque nationale de Paris (voir note 3). Le livre de Löseth, paru en 1891, a été complété par ses études concernant les mss. du British Museum (1905) et ceux de Rome et de Florence (1924). Au total, Löseth a examiné 34 mss. du *Tristan en prose*. Quand Mme Curtis a publié le premier tome de son édition, on connaissait 77 mss., et M. Ménard compte, dans son premier volume (1987), 82 mss. ou fragments. Mme Curtis a donné (I, pp. 13 ss.) une liste

de ses manuscrits ainsi que des éditions imprimées. Huit éditions complètes du *Tristan en prose* parurent entre 1489 et 1533, ce qui est un bon signe de ce qu'on appelle aujourd'hui la «réception» du livre.

L'ouvrage de Mme E. Baumgartner, *Le «Tristan en prose», essai d'interprétation d'un roman médiéval* (déjà cité note 9), commence par regrouper les mss. dits de la première version et ceux de la deuxième version ainsi que divers fragments. Mme B. procède ensuite à une discussion détaillée de la tradition manuscrite et des différentes versions. Ajoutons que son livre contient entre autres une partie traitant des sources littéraires du *Tristan en prose* et plusieurs analyses intéressantes de problèmes et de personnages qu'on rencontre dans le roman. Le lecteur impatient qui ne veut pas attendre la suite de l'édition Ménard peut connaître le dénouement en consultant le résumé que Mme Baumgartner donne (pp. 1-14) de tout le *Tristan en prose*.

\*

Dans ce court aperçu il y a certains problèmes se rapportant à la légende tristanienne que nous n'avons pas pu discuter. Il faut pourtant dire quelques mots sur la question tant débattue de l'«archétype». Selon la thèse lancée par Bédier dans son édition du *Tristan* de Thomas (*op. cit.*, t. 2, ch. V), il aurait existé dès le début du XII<sup>e</sup> siècle un poème unique, archétype commun de tous les romans connus de Tristan. L'existence d'une rédaction et d'un auteur uniques a été réfutée entre autres par Jean Frappier dans «Structure et sens du *Tristan*: version commune, version courtoise» (*Cahiers de civilisation médiévale*, 6, 1963, pp. 255-280 et 441-454). Frappier cite à l'appui A. Fourrier, qui dans sa thèse *Le courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Age* (Paris, 1960, pp. 19-109) consacre une étude fouillée au *Tristan* de Thomas d'Angleterre. Fourrier pense que la légende de Tristan a été «une création continue, mais qui se déroule sur deux plans, la tradition orale et la tradition écrite» (*op. cit.*, p. 34 s.). L'importance de la tradition orale a été soulignée par A. Varvaro dans «La teoria dell'archetipo tristaniano» (*Romania*, 88, 1967, pp. 13-58). Varvaro trouve que Bédier s'est laissé entraîner par un parti pris d'éditeur de textes et dit que rien ne fait supposer avec une vraisemblance appropriée un texte primitif perdu. Il penche plutôt pour un traditionalisme du modèle de Menéndez Pidal (p. 39).

En ce qui concerne l'état fragmentaire des textes qui nous sont parvenus (voir *supra*), il y a des chercheurs qui pensent que ce fait ne peut être dû à un simple hasard. Dans «Lancelot contre Tristan: la conjuration d'un mythe subversif» (*Mélanges offerts à Pierre Le Gentil*, Paris, 1973, pp. 617-632), J.-C. Payen dit que «la disparition, totale ou partielle, des plus anciens *Tristan* pourrait être en grande partie l'effet d'une sorte de censure: on hésite à recopier, au Moyen Age, les œuvres gênantes» (p. 618) et «au siècle dévot de saint Louis, beaucoup de copies ont dû disparaître» (p. 632).

Terminons par signaler un livre récemment paru: la nouvelle édition,

entièrement revue et mise à jour, du *Dictionnaire des lettres françaises: Le Moyen Age* (Paris, Livre de Poche: Encyclopédies d'aujourd'hui, 1992, 1506 pages, 175 F). C'est un livre de référence indispensable pour ceux qui étudient la littérature du Moyen Age. Dans le domaine qui nous intéresse ici, citons surtout les articles sur la légende de Tristan, Béroul, Thomas d'Angleterre, le Tristan en prose. Chaque article est pourvu d'une très riche bibliographie, qui comprend des ouvrages parus jusqu'en 1991.

### Notes

<sup>1</sup> Nous avons choisi la graphie *Yseut* (et non *Iseut*) qui est celle du manuscrit et du texte explicatif de l'édition Ménard.

<sup>2</sup> Cela implique que les éditeurs, au lieu d'une reconstruction à la manière de Bédier, publient le texte authentique de Thomas, principe suivi aussi par Bartina H. Wind dans son édition de *Thomas, Les fragments du roman de Tristan*, Genève-Paris, 1960 (TLF). En éditant Thomas, Bédier avait amendé plus de la moitié des vers par égard pour la versification anglo-normande. Mme Wind «préfère soumettre au lecteur les vers peut-être altérés du XIII<sup>e</sup> siècle» (p. 11). Dans l'édition de J.-C. Payen: *Tristan et Yseut. Les Tristan en vers*, Paris, 1974, l'éditeur fait un compromis entre le principe de Bédier et celui de B.H. Wind. —Pour la date, Mme Wind incline à faire remonter le *Tristan* de Thomas à l'époque de l'apogée d'Aliénor d'Aquitaine, entre 1150 et 1160 (p. 17).

<sup>3</sup> Pour une analyse détaillée du roman, voir E. Löseth, *Le «Roman en prose de Tristan», le «Roman de Palamède» et la Compilation de Rusticien de Pise*. Analyse critique d'après les manuscrits de Paris, Paris, 1891 (réimpr., New York, 1970).

<sup>4</sup> Une lettre écrite par Yseut à Kahédin pour le consoler a éveillé la jalousie de Tristan et troublé sa raison. —Sur cet épisode, voir Ph. Ménard, «Tristan et les bergers», dans *Nouvelles recherches sur le Tristan en prose*, études réunies par Jean Dufournet, Paris, 1990.

<sup>5</sup> M.-L. Chênerie est aussi l'auteur d'une thèse, *Le chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, 1986, ainsi que d'une étude sur «Lancelot et Tristan, chevaliers errants», publiée dans *Nouvelles recherches...* (voir note précédente).

<sup>6</sup> Pour une explication de cette transformation du caractère de Marc, voir E. Vinaver, *Etudes sur le «Tristan» en prose*, thèse complémentaire, Paris, 1925, pp. 15 ss. Selon Vinaver, le roman d'aventures du XIII<sup>e</sup> siècle exigeait des personnages en conflit les uns avec les autres: à l'opposé du héros il fallait un traître et Marc devait incarner le traître dans le roman de Tristan. Qu'on ne s'attende donc pas à retrouver dans le roman en prose le conte poétique du cheveu d'or (voir Bédier, *op. cit.*, II, p. 214) apporté par une hirondelle devant Marc qui dit à ses barons: «Je veux bien me marier; mais sachez que je ne veux d'autre femme que celle à qui appartient ce cheveu d'or». Mais c'est pour se débarrasser de Tristan — «car mieux aime il sa mort que sa vie» (Curtis, I, § 396) — que le roi Marc l'envoie en Irlande! —Par sa thèse principale, *Le Roman de Tristan et Iseut dans l'œuvre de Thomas Malory* (Paris, 1925), Eugène Vinaver a inauguré les recherches qui ont abouti à son édition magistrale, *The Works of Sir Thomas Malory* (3 vol., Oxford, 2<sup>e</sup> éd., 1967). Sous le titre de *Morte Darthur*, William Caxton publia en 1485 l'adaptation faite par Thomas Malory (mort en 1471) d'une série de romans arthuriens du XIII<sup>e</sup> siècle. L'histoire de Tristan, *The Book of Sir Tristram de Lyones*, occupe les livres VIII-XII dans

l'œuvre de Malory.

<sup>7</sup> Que ces craintes aient été justifiées, ressort d'un épisode édité par M. Joël Blanchard, *Le Roman de Tristan en prose: Les deux captivités de Tristan*, Paris, 1976. Selon cette rédaction, Tristan, lors d'un rendez-vous avec Yseut, a été dénoncé par son cousin Audret (ou Andret) et emprisonné à Tintagel. Libéré et chassé de la cour, il est de nouveau fait prisonnier pour être finalement délivré grâce à Perceval. La version représentée par le manuscrit de base de l'édition Ménard, résume très rapidement cet épisode, en ajoutant toutefois que Tristan «prit le roi March son oncle par force et l'emprisonna en celui lieu meismement u il avoit esté emprisonnés. Et puis prist madame Yseut et l'en amena u roiaume de Logres, et s'en vint avec li mouit envoisement» (IV, § 248).

<sup>8</sup> Ce lai se trouve dans le tome IV, § 244. —A partir du tome III de l'édition Curtis (voir l'Introduction, p. XVI s.), des pièces lyriques sont insérées dans le texte du *Tristan en prose*. Ces pièces, en général appelées *lais*, sont composées de quatrains ou couplets d'octosyllabes. Parmi les plus illustres de ces lais citons le *Lai mortal* de Tristan (Curtis, III, § 870) et le lai pathétique de Kahédin «En morant de si douche mort» (Ménard, I, § 163).

<sup>9</sup> Sur le personnage de Dinadan, voir surtout la célèbre étude d'Eugène Vinaver, «Un chevalier errant à la recherche du sens du monde», *Mélanges M. Delbouille*, t. 2, Gembloux, 1964, pp. 677-686. —Dans *Le «Tristan en prose», essai d'interprétation d'un roman médiéval*, Genève, 1975, Mme Emmanuèle Baumgartner remarque (p. 185): «Ce que Dinadan dénonce (...), ce n'est en aucun cas l'idéal chevaleresque en lui-même, mais la caricature qu'en proposent trop souvent (...) ceux qui précisément s'en font les champions». Voir aussi ce que Mme B. dit de Dinadan pp. 252-259 du même ouvrage. —Citons encore Ph. Ménard, *Le rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Age*, Genève, 1969, p. 459 s. et J.-C. Payen, «Le Tristan en prose, manuel de l'amitié: le cas Dinadan», dans *Der altfranzösische Prosaroman*, éd. E. Ruhe et R. Schwaderer, München, 1979, pp. 104-121.

P.-S. Depuis la rédaction de cet article, le sixième volume de l'édition Ménard est paru: *Le Roman de Tristan en prose*, publié sous la direction de Philippe Ménard. T. VI, édité par Emmanuèle Baumgartner et Michèle Szkilnik. Genève (TLF), 1993, 478 pages. Prix: 58 fr.s. ISBN 2-600-0000.

# M

## PUBLICATIONS ACTUELLES

*Le Bon Usage*, le classique des grammaires françaises, en est maintenant à sa treizième édition (parue en 1993 et rédigée par André Goosse). C'est une version révisée de la douzième édition, parue en 1986 et qui était une refonte complète — et très réussie — de la précédente (1980), la dernière dont Maurice Grevisse ait été responsable.

Dans la série bien connue *Etudes Romanes* de l'Université de Copenhague, vient de paraître une *Morphologie synchronique de l'ancien français* (Povl Skårup; n° 33, 1994, 203 pages), qui par son caractère innovateur répond à un besoin réel.

Depuis le dernier numéro de *Moderna Språk*, deux thèses de linguistique française ont été soutenues, l'une à Göteborg, *Le vocabulaire de Molière dans les comédies en vers alexandrins* de Britt-Marie Kylander, l'autre à Upsal, *Modalité, cognition et polysémie: sémantique du verbe modal devoir* de Hans Kronning.

Olof Eriksson